BULLETIN CRITIQUE

Ne figurent dans le présent Bulletin que les comptes rendus d'ouvrages dont un exemplaire est parvenu au directeur de la *Revue* : Pierre GRIMAL, *Institut d'Études latines*, 1, rue Victor-Cousin, 75230 — Paris Cedex 05, avant le 31 décembre de l'année 1986. Les ouvrages reçus après cette date ne pourront être l'objet d'une recension que dans le prochain volume.

Linguistique et philologie.

Paulo de CARVALHO, *Nom et déclinaison. Recherches morpho-syntaxiques sur le mode de représentation du nom en latin* : Presses universitaires de Bordeaux, 1985, 1.105 pages en deux tomes.

Après avoir lu le présent ouvrage, on en vient à se demander s'il ne restait pas encore beaucoup à comprendre dans le fonctionnement de la déclinaison en latin. Non pas seulement pour une meilleure définition des pouvoirs de chacun des cas (tome II), mais pour l'intelligence de ce que la déclinaison nominale représente en elle-même (tome I).

Dans cette première partie, l'auteur développe à fond ce qui résulte d'un état de fait depuis longtemps reconnu, mais sans qu'on en ait bien vu les conséquences : en latin, on ne rencontre pas de noms qui ne portent la marque de leur fonction dans la phrase ; il n'y a pas de mot signifiant « loup », seuls existent *lupus*, *lupum*, *lupi*, etc. S'il en est ainsi, nous dit l'auteur, c'est que la seule position d'un nom suppose déjà le schéma d'une phrase, qui va bientôt prendre corps par position d'autres noms : *lupus uenatorem* ou *lupum uenator* forment déjà une unité phrastique avec son dynamisme, son actualisation (tandis qu'en français « loup chasseur » juxtapose seulement deux mots inertes, monades sans fenêtres). Dans ces conditions, le verbe ne peut plus être considéré comme le nœud indispensable de la phrase latine, le mot qui seul donne vie aux noms en déterminant leurs fonctions par rapport à soi ; quand il apparaît, éventuellement, c'est pour compléter la phrase par un apport lexical nouveau, c'est pour la déterminer dans son ensemble au point de vue de la modalité et dans son rapport au locuteur (temps, personne). La phrase nominale cesse d'être une réalisation marginale à expliquer, comme en français, par les raccourcis du langage familier ou les recherches d'une brachylogie expressive. Relevant fondamentalement de la même syntaxe, la phrase à verbe, en dépit de son ample développement, n'est qu'un cas particulier de la phrase nominale et l'on comprend pourquoi le verbe peut y être longtemps différé : il n'y apporte rien d'essentiel.

Selon l'auteur, l'illusion des grammairiens provient de ce qu'ils ont projeté sur la phrase nominale latine le modèle syntaxique qui leur était familier, celui de langues où la flexion nominale ne joue plus, ou presque plus, de rôle : ils croyaient décrire la phrase latine, mais ils

décrivaient en fait la phrase équivalente qui l'aurait traduite en leur propre langue. Corrélativement, ils ont tenu comme particulièrement représentatifs les emplois de la phrase nominale où ils se reconnaissaient le mieux (le type *omnia praeclara rara*), négligeant tous les autres pourtant fort nombreux. Ici l'apport de l'auteur est considérable : il existe des phrases nominales transitives, d'autres qui se rapportent à des procès bien situés dans le temps (le type *Antonius ad me ne nuntium quidem* ou *ego in Tusculanum nihil sane hoc tempore*). C'est en comparant, à l'intérieur du latin, de telles phrases avec d'autres, d'un sens presque semblable, où un verbe est employé, c'est en comparant les pratiques des écrivains (par ex. César et Tacite) qu'on arrivera à reconnaître avec leurs limites les possibilités de la phrase nominale.

Bien des objets connexes s'éclairent dans cette perspective : l'existence de noms défectifs ou indéclinables, la possibilité de phrases uninominales (*nugas*), le statut du verbe *esse* (qui n'est jamais une copule mais toujours un verbe d'existence), celui des formes nominales du verbe, la nature de l'adverbe (si fâcheusement nommé comme s'il était un adjectif de verbe, alors qu'il y faut voir « une sorte de substantif identifiant l'apport qualitatif qui se dégage, aux yeux du locuteur, de l'événement délocuté », p. 290). Mais on retiendra surtout ce qui concerne l'ordre des mots dans la phrase ; les explications proposées me semblent aboutir à expliquer sans violence ce que chacun peut constater : le mot placé en tête est celui dont le signifié, quand il a suscité l'acte de parole, s'est imposé d'emblée au locuteur ; c'est presque toujours un nom ; le verbe vient généralement à une place postérieure, souvent à la finale pour compléter une phrase qui existe déjà ; il est en tête quand il a une valeur lexicale importante ou quand il s'agit de situer dans un contexte plus étendu la phrase à laquelle il appartient.

Sur l'emploi des cas (tome II) l'auteur avait déjà publié de longs articles et il avait peut-être ici moins de choses neuves à nous dire, en une matière où les grammairiens semblent d'ailleurs s'accorder moins malaisément. Il est clair, je crois, pour tout le monde aujourd'hui, que la multiplicité des valeurs qu'on attribuait naguère à chacun des cas résulte d'effets de sens où le contenu lexical du nom interfère avec la valeur propre du cas. Il reste difficile, plus difficile peut-être qu'autrefois, de définir cette valeur propre. Est-il légitime de distinguer ou comment faut-il articuler emplois concrets et emplois grammaticaux? Comment situer réciproquement dans la phrase les déterminants casuels et les déterminants prépositionnels? On voit bien qu'à certains égards nominatif et accusatif forment un couple, comme aussi bien accusatif et ablatif, mais comment définir ces couples avec quelque précison? L'auteur s'y emploie courageusement ; il est peut-être moins convaincant dans son interprétation du datif et surtout du génitif. Les problèmes qui touchent de plus près à l'essence de la phrase sont posés par le vocatif, que l'auteur se refuse à mettre hors système, et surtout par le nominatif, qui n'est pas un cas zéro mais le cas du nom donné dans la phrase comme « primordial ».

Les qualités fondamentales d'un ouvrage scientifique sont l'honnêteté et la fermeté de pensée ; l'auteur ne manque jamais ni à l'une ni à l'autre.

Peut-être n'a-t-il pas toujours donné assez de soins à composer son livre, à organiser ses chapitres ; la discussion des thèses qu'il écarte et la démonstration qu'il fait des siennes se mêlent trop souvent pour l'embarras du lecteur et entraînent d'inquiétantes redites ; on se perd quelquefois, faute d'un suffisant encadrement, dans d'interminables (et bien instructives) séries d'exemples. Sur le fond, l'auteur me paraît avoir été quelquefois la victime de l'exclusivité qu'il a choisi de donner aux perspectives synchroniques ; je ne serais pas scandalisé s'il avouait quelquefois que certains exemples semblent lui résister. Mais après tout rien ne nous oblige à lui donner toujours raison et nous pourrons alors reconnaître que son effort d'ingéniosité est souvent tout à fait « payant » : une interprétation un peu déconcertante de prime abord parvient à rendre compte de faits au moins aussi déroutants et jusqu'alors inexpliqués ; finalement on la reconnaîtra souvent comme plausible, surtout si l'on tient compte de sa cohérence avec ce qu'on peut attendre d'une syntaxe charpentée par des oppositions de cas.

Jacques PERRET.

Michèle FRUYT, *Problèmes méthodologiques de dérivation à propos des suffixes latins en ...cus* (Collection « Études et Commentaires », n° 99) : Paris, Klincksieck/Publications de la Sorbonne, 1986, 312 pages.

La prestigieuse Collection « Études et Commentaires » vient de s'enrichir d'un ouvrage à la mesure de sa réputation : il s'agit du beau livre que Michèle FRUYT a tiré de sa thèse d'État, soutenue en juin 1982, à l'Université de Paris-IV, et dont le titre finalement retenu et ci-dessus mentionné annonce bien le dessein. Les remarques méthodologiques occupent, en effet, une place capitale dans le recueil imprimé, puisqu'elles apparaissent non seulement dans l'introduction, mais aussi, à l'occasion, dans le développement sur les suffixes latins en *-cus*, et même dans la conclusion.

L'introduction (p. 7-32) délimite bien le sujet, le situe dans une tradition d'études du même genre, mais en insistant sur l'originalité de celle-ci, qui tient surtout à l'orignialité de la méthode suivie, c'est-à-dire à l'application « à une zone délimitée du vocabulaire latin » (de) « certains principes de la linguistique générale » (p. 7) : point de vue synchronique privilégié, malgré l'attention fort justement accordée à la complémentarité de la diachronie et de la synchronie ; répartition du matériel lexical à étudier selon la notion saussurienne de motivation en « formations motivées » (base de dérivation + suffixe analysables pour le sujet parlant) et en « formations immotivées », elles inanalysables ; identification des fonctions suffixales (syntaxique, sémantique) ; examen minutieux des noms propres et des emprunts. Telle est, très succinctement évoquée, la méthode mise au point par M. FRUYT et appliquée par elle aux mots en *...cus*, *...ca*, *...cum* de l'époque républicaine.

Le critère de motivation ou non fonde la bipartition du recueil : la première partie, consacrée aux « mots motivés » (p. 33-212), comprend trois sections, selon que les vocables étudiés sont pourvus de « suffixes syntaxiques »

(section 1, p. 36-120, chap. 1, 2 et 3), de « suffixes sémantiques » (section 2, p. 121-153, chap. 4 et 5) ou de « suffixes syntaxiques et sémantiques » (section 3, p. 155-212, chap. 6 et 7). La seconde partie, réservée aux « mots immotivés » (p. 213-255), est faite de cinq chapitres (chap. 8, 9, 10, 11 et 12). La conclusion (p. 257-271) revient sur quelques faits saillants (par exemple, la productivité des suffixes *-icus*, *-ticus* et *-cus*, à l'époque républicaine), soulève le problème de l'origine de **k*, prolonge la réflexion méthodologique (avantage, en raison de son objectivité, du « découpage synchronique entre base et suffixe » pour l'étude de la dérivation ; éclairage, parfois apporté, par « la projection de la structure synchronique sur une éventuelle structure diachronique » (p. 269) ; limites du « postulat benvenistien de l'univocité des relations entre signifiant et signifié » (p. 269-271). Enfin, une bibliographie sélective (p. 275-281) et un *index* (p. 283-303) regroupant, d'abord, les mots en *...cus*, puis ceux pourvus d'autres suffixes, sont très utilement proposés au lecteur.

Ce travail se recommande, d'abord, par la rigueur d'une méthode où rien de ce qui peut éclairer le vocable étudié n'est laissé dans l'ombre : intérêt porté au suffixe, à sa forme, à ses fonctions, à ses éventuels aboutissants romans (ex. p. 112, à propos de *-āticus*), à la nature phonétique et sémantique de la base, au substantif déterminé par l'adjectif dérivé, etc. A cela s'ajoutent, chez l'auteur, le sérieux de l'information, de la documentation — M. Fruyt a dépouillé et dominé une très abondante bibliographie —, le souci de l'exhaustivité, poussé, parfois, à l'excès — fallait-il absolument étudier, ici, *peruicus* (p. 173), *parcus* (p. 173-174)? —, la prudence de la démarche, quelquefois excessive, quand elle amène l'auteur à une simple revue critique d'hypothèses explicatives proposées par ses prédécesseurs (ex. : *reciprocus*, p. 118-119 ; origine de **k*, p. 265-268).

L'efficacité de cette méthode rigoureuse et servie par de telles qualités se manifeste par les résultats intéressants acquis, que nous ne saurions tous évoquer dans les limites d'un compte rendu. Contentons-nous de quelques exemples : ainsi M. Fruyt établit-elle que les dérivés en *-icus* étudiés ont « un suffixe syntaxique adjectival et désubstantival, qui s'attache à des bases de valeur sémantique variée (« personne », « lieu », « matière », « mesure » ou autres), avec une tendance à sélectionner les bases portant le sème de « personne » et les substantifs déterminés portant le sème « inanimé » ou « animal » » (p. 87). Signalons aussi l'analyse et l'interprétation tout à fait dignes d'intérêt de vocables comme *incommodesticus* et *odiōsicus* (p. 170), *mordicus* (p. 212 et aussi notes 96-98), l'hypothèse originale et fort plausible sur l'origine du suffixe déverbatif latin *-ūcus* mis en parallèle, « pour la forme et la fonction », avec le suffixe correspondant sanskrit *-ŭka-* (p. 197) — M. Fruyt sait être comparatiste, au besoin —, les pages excellentes sur les dérivés en *-cus* exprimant une disgrâce physique (p. 155-191), les lumières neuves projetées sur certaines formes généralement considérées comme obscures — ainsi de *mariscus* que M. Fruyt rattache au groupe i.-e. **mē-*, **mō* « grand », « gros », notamment à ** maro-* « grand » suivi de *-is- ko-* « augmentatif-approximatif » (p. 228).

Tant de qualités font regretter les critiques, heureusement peu nom-

breuses et souvent bien mineures, appelées par cet ouvrage. Retenons, d'abord, deux points qui relèvent, chez M. FRUYT, d'options linguistiques : l'organisation d'ensemble de la première partie du recueil (sections 1, 2 et 3) repose sur une conception du signifié suffixal que ne partagent pas ceux des linguistes pour qui la fonction syntaxique est une « fonction permanente », un « trait pertinent » du suffixe de dérivation, qui est toujours, même quand il y a identité de classe syntaxique entre la base du dérivé et le dérivé, un « indicateur de classe syntaxique » (voir, par exemple, G. SERBAT, *Tūribulum...*, 1983, not., p. 527-530). Le choix de cette autre conception aurait, sans doute, facilité le classement de mots comme *portulāca*, *apiāca*, *lingulāca*, *lōrīca*, *lectīca*. Ajoutons que la notion de motivation ou son contraire, dont M. FRUYT se sert souvent avec bonheur, est parfois malaisée à appliquer strictement (p. 213 : cas de *uomica* ; p. 214 : cas de *landīca* ; p. 245 : *aurichalcum*, précisément ainsi écrit, est-il immotivé?). Encore une remarque générale, elle non linguistique : M. FRUYT aurait gagné à mieux distinguer, dans ses références, Festus (F. ou Fest.) de Paul Diacre (P. F.) — ou, encore mieux, pour Festus (P. F.) et pour Paul Diacre (Paul ex Fest.) — : l'abréviation P. F., également adoptée pour les deux, est ambiguë (ex. p. 127, note 18), malgré la tendance de l'auteur à lever cette ambiguïté par l'indication précise du lexicographe concerné (ex. p. 171, lig. 11 ; etc.). De plus, certains des lemmes cités auraient gagné à être éclairés par une traduction (ex. p. 96 : Paul. ex Fest., 59, 24).

Le reste n'est qu'affaire de détails : par exemple, dans la périodisation de l'époque républicaine, M. FRUYT a raison de classer Pacuvius dans la période 2, où figure aussi Térence ; mais, contrairement à ce qu'elle affirme (p. 30, note 63), Térence, bien que mort en 159 avant J.-C., fait plutôt partie de « la génération de 160 » (cf. P. GRIMAL, *Le siècle des Scipions*[2], titre du chap. v, p. 235-293). Autre point : les quantités vocaliques longues des mots étudiés nous sont généreusement indiquées, très souvent avec justesse — c'est une prouesse ! —, sauf une omission, *V̄nicus* (p. 126, la quantité longue est pourtant bien indiquée, p. 128, lig. 3) et surtout un flottement persistant sur *rubrīca* dont la voyelle radicale semble brève (p. 161, lig. 1 ; p. 217, lig. 2) et non longue (p. 130 ; 131 ; 144, note 31 ; 145 ; 149 ; 227 ; 263 ; 290). La longue radicale de *rūbrīca*, par exemple dans *Tru.*, 294, un septénaire trochaïque, est due à une syllabe considérée comme longue par position. Enfin le lecteur corrigera, de lui-même, quelques coquilles inévitables dans les travaux de cette nature, encore qu'il y en ait beaucoup moins que dans les ouvrages similaires. En voici certaines : p. 31, RITSCHL et non *Ritschel ; *ibid.*, reproduction HAKKERT et non *Makkert ; p. 36, *lūcānica* et non **lūnācica* ; p. 91, note 6 : « Pour A. Grenier (in *Mél. Chatelain*, Paris, Champion, 1910, 185), *umbrāticolam* n'est qu'une réfection *de* Camerarius — il s'agit de J. Camerarius — pour *umbrāticolus* » et non « *du Camerarius ».

Ces observations, plutôt rares et souvent sans importance, n'entament nullement les nombreux mérites de cet ouvrage remarquable à tant d'égards, très utile, appelé, pour ce qui est de la méthode suivie, à faire école, écrit dans un style précis, clair, voire élégant, qui en rend la lecture possible à tout honnête homme, point fort appréciable à une époque où tant de lin-

guistes se complaisent, souvent inutilement, dans le jargon et dans l'ésotérisme, au détriment de la science qu'ils prétendent servir.

Léon NADJO.

Johann Baptist HOFMANN, *La lingua d'uso latina*, a cura di Licinia RICOTTILLI. 2e edizione aggiornata : Bologna, Pàtron, 1985, VIII-464 pages.

J'avais déjà signalé dans la *R. É. L.*, 59, 1981, p. 327-328, l'utilité et la qualité de la traduction italienne, enrichie de compléments bibliographiques, par L. RICOTTILLI, du maître-livre de J. B. HOFMANN, *Lateinische Umgangssprache*. Cette seconde édition, cinq ans après, en apporte la confirmation : le livre a été un succès et l'auteur de la traduction ajoute un complément de 16 pages, qui recense scrupuleusement la production récente. La « pragmatique » est évidemment à l'honneur, un peu trop, à mon gré, dans la mesure où elle ne touche pas directement au latin ; il faut néanmoins reconnaître qu'elle apporte beaucoup d'éclaircissements sur l'analyse de la langue parlée. L'ouvrage philologiquement si solide de HOFMANN est encore apte à alimenter la réflexion théorique, mais, ne dépendant pas de celle-ci, il résiste au temps.

P. FLOBERT.

Veikko VÄÄNÄNEN, *Introducción al latín vulgar*. Versión española de Manuel CARRIÓN, segunda edición : Madrid, Gredos, 1985, 449 pages.

Le succès mérité de l'admirable *Introduction* de V. VÄÄNÄNEN ne se dément pas : écrite directement en français en 1964 elle a connu les honneurs de la traduction (espagnol 1968, italien 1974) et va de réédition en réédition. Chaque édition apporte évidemment son lot de corrections et d'enrichissements. G. SERBAT a naguère présenté ici (t. 59, p. 328-329) la 3e édition française ; de mon côté j'avais signalé quelques *desiderata* (*R. Ph.* 56, p. 95-98). Il faut reconnaître que nos suggestions sont restées lettre morte, dans l'ensemble... Rappelons-les d'un mot : mise à jour de la bibliographie et modernisation de la doctrine. Quant aux faits recueillis, ils offrent des garanties remarquables de précision et de solidité. Grâce à sa concision ce manuel relativement court et très maniable présente une grande richesse. Peu de titres nouveaux sont entrés dans la *Bibliographie* ; citons au moins une bonne acquisition : les *Recherches et récréations latino-romanes* (1981) de l'auteur, qui apportent de précieux développements. Une nouvelle édition (italienne?) améliorera encore, souhaitons-le, ce classique. P. 25, avant-dernière ligne, on lira GIACOMO. La place donnée aux théories aventureuses de E. PULGRAM est, à mon avis, excessive.

P. FLOBERT.

Michel DUBUISSON, *Le latin de Polybe. Les implications historiques d'un cas de bilinguisme* (Études et Commentaires, n° 96) : Paris, Klincksieck, 1985, 400 pages.

Cette étude intéressante et vivement menée séduit dès l'abord par le caractère apparemment paradoxal mais significatif de son titre, le *latin* de Polybe. Il ne s'agit pas seulement d'examiner les nombreux latinismes que renferme l'œuvre de l'historien grec, comme cela a déjà été fait, même si cet aspect philologique de la question occupe la majeure partie de l'ouvrage. La perspective est plus ambitieuse, et surtout plus neuve : à travers l'étude linguistique de l'œuvre, c'est l'homme que l'on cherche à atteindre, dans ses relations avec Rome et avec le latin. Montrer en quoi la latinisation de sa langue est révélatrice de la romanisation de sa pensée, tel a été le propos de l'auteur.

L'ouvrage s'inscrit dans un courant très actuel de recherches consacrées aux contacts de langues et aux phénomènes d'acculturation. Il réunit les données et les méthodes de la linguistique et de l'histoire, toutes deux servies par une minutieuse et vaste enquête philologique, pour parvenir à une conclusion commune : Polybe a *inconsciemment* subi, dans le grec qu'il employait, comme dans sa mentalité, l'influence de Rome et du latin.

L'organisation de l'ouvrage reflète les différents aspects de la question. Deux études à caractère philologique, présentées sous la forme de lexiques qui ne se veulent pas exhaustifs[1] mais représentatifs des latinismes attestés chez Polybe, encadrent un développement de portée générale, à visée théorique et méthodologique, consacré aux problèmes complexes que soulèvent le bilinguisme et les interférences entre langues en contact.

La première étude (p. 15-115) passe en revue une dizaine de concepts romains tels qu'*auctoritas* ou *fides*, et quelques expressions latines propres à la langue politique et diplomatique, pour déterminer la manière dont Polybe les a transposés en grec. Il apparaît que l'écrivain adopte sciemment à l'égard du latin une attitude négative, préférant utiliser des expressions grecques existantes, plutôt que d'introduire des termes nouveaux, transcrits ou calqués du latin[2]. Il ne dispose donc pas d'une terminologie précise lui permettant d'exprimer d'une façon adéquate et technique la spécificité des institutions romaines.

La seconde étude philologique (p. 148-254) examine un nombre important

1. Nous avons pour notre part eu l'occasion de rencontrer chez Polybe, en 8, 29, 4, l'hapax φερέτρον « brancart » (le terme usuel étant φέρτρον) dont nous nous demandons s'il n'aurait pas subi l'influence du latin *feretrum* (qui, de son côté, ne peut être emprunté au grec).

2. Dans la typologie des latinismes, l'auteur adopte une tripartition proposée par D. MAGIE en 1905, entre *transcriptions*, *traductions* et *équivalences* (p. 15). Le mot *quaestor*, par exemple, peut ainsi être rendu par la transcription κουαίστωρ, la traduction ζητη-τής (sur le modèle de *quaes-tor*) ou l'équivalent ταμίας. La notion d'*équivalence* manque de précision linguistique, et le mot *traduction* nous paraît particulièrement ambigu. Mieux vaut recourir à la notion de *calque* (terme que l'auteur utilise d'ailleurs fréquemment par la suite), qui recouvre elle-même différents aspects (morphologique, sémantique). Ce point de doctrine mériterait d'être reconsidéré et affiné, et d'être mis en relation avec la doctrine de l'interférence exposée à la page 121.

de termes, locutions et tournures[3] qui, présentant un sens ou un emploi inconnus du grec classique, que ne suffit pas à expliquer l'évolution interne du système, sont soupçonnés de ce fait d'avoir subi une influence latine. Dans les deux derniers chapitres, plus brefs (p. 255-294), l'auteur s'interroge sur les conditions historiques du bilinguisme de Polybe (circonstances dans lesquelles il a parlé latin ; sources qu'il a utilisées pour écrire son œuvre), et sur son attitude envers Rome. L'étude philologique et linguistique des latinismes de Polybe débouche ainsi sur une perspective beaucoup plus vaste : la romanisation de Polybe et les répercussions qu'elle a eues sur son œuvre, et, par voie de conséquence, sur l'histoire romaine[4].

Des notes abondantes et importantes sont réunies à la fin du volume, ce qui malheureusement en rend la consultation peu aisée. La bibliographie, vaste et documentée, est présentée par thèmes. Il est regrettable que l'auteur n'ait pu utiliser, en particulier pour les développements des p. 102, 140 et 262, l'ouvrage, fondamental en la matière, de J. Kaimio, *The Romans and the Greek Language* (1979), qu'il cite p. 382. Un index des notions eût utilement complété cette étude ; il aurait permis de se référer à des termes aussi fondamentaux que ceux de *koiné* (note 17 p. 298), d'*emprunt* et d'*interférence* (p. 132), de *code-switching* (p. 128), d'*hypercorrection* et d'*hyperurbanisme* (p. 123) et de bien d'autres, sur lesquels reposent les fondements théoriques de l'ouvrage.

L'étude philologique comporte de précieuses mises au point (l'auteur n'hésite pas à descendre sur le terrain de la critique textuelle), des éclairages nouveaux et des faits inédits (p. 151, 155, 177). Elle repose surtout sur une volonté nettement affirmée par l'auteur d'asseoir sa recherche sur des bases théoriques et méthodologiques clairement définies. La démarche est ferme, le ton convaincu et convaincant, les idées maîtresses et les conclusions nettement et fréquemment affirmées. L'ouvrage est dense, et soulève de multiples questions auxquelles il n'est pas toujours aisé d'apporter des réponses définitives. Sur le bilinguisme de Polybe on ne peut, à défaut de preuves directes, qu'avancer des probabilités, au fort degré de vraisemblance. Polybe n'a pu qu'être bilingue : ses fonctions, son séjour à Rome l'ont amené à parler latin avec des interlocuteurs d'horizons très divers. Mais quelle part faut-il faire, dans son œuvre, aux latinismes issus de ce bilinguisme oral, et à ceux qui proviennent de l'utilisation de sources écrites? Peut-on vraiment dire que les interférences se produisent plus facilement à l'oral? Ne risquent-elles pas de se manifester beaucoup plus insidieusement lorsqu'on a, *sous les yeux*, un modèle étranger dont on s'inspire?

On peut aussi se demander quel est l'apport personnel de Polybe dans les latinismes que renferme son œuvre. Il n'est pas facile de discerner les innovations propres à l'auteur de ce qui caractérise l'ensemble du grec hellénistique, et en particulier la koiné littéraire, bien mal connue.

3. 75 latinismes lexicologiques et phraséologiques ; 10 latinismes morphologiques et syntaxiques.

4. On aurait pu envisager une démarche inverse, plus traditionnelle mais tout aussi valable, commençant par tracer un tableau des circonstances externes qui rendent compte de la présence de latinismes dans l'œuvre de Polybe ; cf. d'ailleurs p. 9 et 257.

N'est-on pas amené, d'autre part, à surestimer l'importance de l'influence latine? Bien des évolutions sémantiques ont pu se développer spontanément et parallèlement dans les deux langues (cf., p. 189, l'association entre la jeunesse et l'activité militaire), et l'on sait que tout système linguistique peut connaître des mutations sans qu'il soit besoin de faire appel à une influence extérieure. On évitera d'avoir recours au « génie » de la langue qui voudrait que la latin, « plus proche de ses origines paysannes », ait connu un mode d'expression plus concret que le grec[5].

Ce n'est là qu'un aperçu des nombreuses questions, touchant à des domaines extrêmement variés, auxquelles ce livre qui ne peut laisser indifférent confronte le lecteur. On souhaite voir apparaître dans son sillage une série de monographies sur d'autres cas de bilinguisme et d'influence latine chez des auteurs grecs post-classiques, qui permettraient de progresser dans la connaissance du grec de l'époque romaine.

Frédérique BIVILLE.

Quaderni dell'Atlante Lessicale Toscano 2/3, 1984/1985 : Firenze, Olschki, 289 pages.

Ces cahiers apportent six contributions, toujours très précises, à la dialectologie toscane, en vue de la préparation de l'*Atlas lexical toscan*. Je ne signalerai que la traduction italienne d'une présentation des traitements toscans des occlusives sourdes intervocaliques par le regretté G. ROHLFS (*Toscano e « Lombardo »*, p. 36-45), qui constitue une excellente mise au point sur les traitements doubles (*fuoco/luogo*, *prato/spada*, *pepe/riva* et encore *aceto/augello*, *mese/chiesa*) : c'est en principe la sonorisation qui est étrangère au dialecte, influencé ici par les parlers du nord. Notons, p. 44, une allusion à la *gorgia* (*amiho*, etc.) attribuée au substrat étrusque.

P. FLOBERT.

Anna MARINETTI, *Le iscrizioni sudpicene*, I, *Testi* (Lingue e iscrizioni dell' Italia antica, 5) : Firenze, Olschki, 1985, 301 pages.

Ce gros livre plein de faits, d'idées et de controverses, donne l'édition exhaustive (p. 157-255) des 23 inscriptions « sud-picéniennes » connues à ce jour. Le reste de l'ouvrage est occupé par un historique de la recherche (chap. I, p. 11-46) et une étude de l'alphabet (chap. II, p. 47-155) ; on trouve à la fin divers appendices, la bibliographie et les index ; quarante-trois planches, d'excellente qualité, reproduisent les inscriptions globalement ou en détail. Les plus difficiles seront satisfaits de cette « autopsie ».

Ces textes ont été longtemps négligés à cause des grandes difficultés qu'ils présentent. La dernière édition collective était celle, très méritoire, de A. MORANDI, en 1974, chez le même éditeur (!) ; l'auteur n'est pas tendre

5. P. 209, 216 ; 186, 205. On se méfiera aussi d'affirmations rapides et non fondées comme celle de l'influence « énorme » qu'aurait exercée le grec sur la syntaxe latine, qui en aurait été « totalement transformée » (p. 144, 233, et note 132 p. 318).

pour son devancier, condamné sans appel pour son « assenza di elementare preparazione glottologica » (p. 18). Il faut surtout savoir que la collection des inscriptions s'est depuis peu considérablement enrichie : notamment trois inscriptions très importantes, présentant le nom des Sabins, découvertes à Penna S. Andrea (1973), une autre, retrouvés dans le musée de Chieti (1980), enfin une trouvaille faite en plein cœur de la Sabine, à Cures (Fara Sabina). On peut le dire sans hésitation : les Sabins commencent à parler...

La dénomination purement géographique utilisée ici n'est que provisoire et a l'avantage de s'opposer au « nord-picénien » tout différent et incompréhensible de Novilara ; A. Morandi, pour sa part, se servait de « médio-adriatique ». D'autres, moins prudents, parlent de « proto-sabellien » ou de « proto-ombrien ». Avant d'arriver à des résultats sûrs, il fallait vaincre bien des difficultés : lecture des textes, interprétation de l'alphabet (5 signes pour *i* ouvert [-*i*], autant pour *q*, un seul pour *f* ; il reste indubitablement quelques incertitudes...) ; est-on bien sûr que nous ayons partout affaire au même dialecte? La chronologie interne est encore absente, puisque, à quelques exceptions près (en particulier le célèbre guerrier de Capestrano au casque-sombrero, dont un montant porte une inscription gravée fort peu claire), nous avons affaire à des stèles sans contexte archéologique. Néanmoins on pose généralement une date assez haute : v^e^ siècle, antérieure de trois siècles aux *Tables Eugubines*. On voit l'énorme importance de ce témoignage linguistique.

Le matériel étudié déjà dans ce premier volume avec beaucoup de circonspection et un grand luxe théorique (linguistique textuelle, théorie de l'énonciation, ordre des mots, allitération) offre des caractères « italiques » évidents, malgré bien des obscurités : on n'est pas dépaysé par de nombreuses formes, qui souvent rappellent l'ombrien (lui-même très difficile). Signalons d'abord le nom des Sabins (*Safinús*, *-núm*, *-nas*), celui de la cité (*toúta*, *toútaih*), du guerrier (*nír*, *nerf*), du fils (*puqloh*), des parents (*matereíh*, *patereíh* : noter le degré plein), des Mânes (? *manus*), du don (*dúnoi*) ; les adjectifs *mefíin* et *postiknam*, le pronom *tíom* (*tefei*), le locatif adverbialisé *esmín* (*esmen*), le relatif *posmúi*, l'indéfini *suai pis* (= *si quis*), le possessif *súaís*, les formes verbales : *astaíúh* et *praistaít* (*-aínt*), *qupat*, *opsút* (= *fecit*?, cf. osq. *upsed*, lat. *operārī*). Terminons par les noms propres : *titúí* et *titiúí*, *kaúies* et surtout par la mention du territoire ombrien, *ombrijen akren* (*loc.*, avec postposition).

On appréciera aussi les références, dont les initiales, suivies d'un numéro d'ordre, signalent la province d'origine (*AP.* = Ascoli Piceno, *AQ.* = l'Aquila, etc.) : c'est le système des plaques minéralogiques ; il aurait peut-être été préférable d'abréger le nom des localités, qui apportent une plus grande précision. De toute façon, les séries sont ouvertes et on souhaite leur prompte augmentation. A. Marinetti, espérons-le, ne nous laissera pas trop attendre le tome II qui apportera les interprétations et le commentaire linguistique. Dès maintenant la belle collection que dirige A.-L. Prosdocimi a apporté encore, avec ce beau volume, une contribution essentielle à l'étude des dialectes italiques.

Petit détail : que signifie la date 1906-1930 attribuée au *Grundriss* de BRUGMANN et DELBRÜCK?

Pierre FLOBERT.

Thesaurus linguae latinae. Les fascicules suivants sont parus : vol. X, 1 fasc. III : paratura-pars, col. 321-480 ; vol. X, 2 fasc. IV : praecipuus-praefiguro, col. 481-640 : Leipzig, Teubner, 1985, 1986.

E. L.

Bibliografia terenziana (1470-1983), a cura di Giovanni CUPAIUOLO (coll. Studi e testi dell'Antichità, XVI) : Naples, Società editrice Napoletana, 552 pages.

Selon les indications de l'auteur, ce travail considérable ne représente qu'une part de ses recherches : c'est une première assise destinée à porter l'édifice d'une enquête beaucoup plus vaste sur les comédies de Térence. Dans tous les cas, cette bibliographie de cinq mille cent quatre-vingt-dix titres paraît ne rien avoir laissé échapper, ou presque rien, et le plus surprenant est qu'on ne se perde pas dans une telle profusion. Un index monumental des noms d'auteurs (quarante pages sur deux colonnes) et les principes rigoureusement observés d'un classement méthodique rendent la consultation facile. A l'intérieur d'une disposition par rubriques, les ouvrages sont cités dans l'ordre chronologique de leur publication ; l'ordre alphabétique n'intervient que si plusieurs titres sont parus la même année. Ajoutons que, pour les éditions anciennes des *Comédies*, figure au-dessous des références l'indication des catalogues qui mentionnent ces éditions, et que, pour l'ensemble des publications plus récentes, nous sommes renvoyés systématiquement aux comptes rendus dont elles ont pu faire l'objet.

Après une notice sur la tradition manuscrite, puis imprimée, une première partie, consacrée aux éditions, regroupe deux mille sept cent quatre-vingt-quatorze titres. Ceux-ci sont répartis entre trois sections : d'abord les éditions du *corpus* complet, puis les éditions partielles, par groupes de pièces ou par pièces isolées, enfin les morceaux choisis. Chacune de ces sections a été elle-même subdivisée, de manière à distinguer entre les éditions du texte latin seul (pourvu ou non d'un commentaire), celles du texte accompagné d'une traduction (en allemand, anglais, catalan, espagnol, français, italien, néerlandais, polonais) et, pour finir, les traductions seules (y compris celles en hongrois, en roumain, en russe, en serbo-croate, en suédois). On notera que la liste des éditions publiées entre 1470 et 1800 occupe quatre-vingt-dix pages : mais dix pages seulement pour la période 1800-1900, et deux pages suffisent pour les éditions publiées depuis 1900. La section réservée aux éditions partielles révèle que, de tout temps, les *Adelphes* et l'*Andrienne* furent les deux pièces les mieux aimées, assez loin devant le *Phormion*, tandis que l'*Hécyre*, victime, peut-être, de ses tribulations premières, n'a jamais fait recette.

La deuxième partie rassemble les études critiques sur Térence. On y

trouve les rubriques suivantes : Études sur la tradition manuscrite. Sur la tradition imprimée. Exégèse antique et médiévale (dans cette section, tous les travaux sur la *Vie de Térence* par Suétone, sur Donat, commentateur de Térence, sur les scolies, les gloses et les commentaires du Moyen Age). Exégèse moderne, cette section formant une autre part très importante du volume : les titres ici recensés couvrent la période 1528-1983. Viennent d'abord les monographies, dans lesquelles l'œuvre de Térence est considérée dans son ensemble, puis les études critiques, consacrées à chaque pièce en particulier (les *Adelphes* se taillent la part du lion, l'*Hécyre* apparaît assez négligée, mais entre l'*Andrienne*, l'*Héautontimorouménos* et l'*Eunuque* l'intérêt se partage presque également, le *Phormion* est un peu moins étudié). Suivent *indices* et lexiques, recherches sur la langue et le style (trois cent cinq titres), sur la prosodie et la métrique du poète, sur sa technique dramatique (didascalies, prologues, avec les problèmes de chronologie, personnages, *uis comica* de Térence, originalité de l'auteur latin, rapports avec ses modèles grecs, technique de la *contaminatio*). Une partie plus disparate regroupe des études très diverses, qui ont trait aux aspects sociaux, politiques, idéologiques, juridiques, religieux et mythologiques de ce théâtre. Une autre, les études consacrées à la « fortune » de Térence depuis l'époque romaine jusqu'aux temps modernes. Enfin, sous le titre général de « Térence et le monde de la culture » figurent les manuels d'histoire de la littérature ou d'histoire du théâtre, les encyclopédies et les répertoires bibliographiques.

Mais, parmi ces derniers, celui que nous venons de présenter est à coup sûr le plus complet. Les seules failles qu'il pourrait comporter tiendraient à la méthode de travail utilisée dans certains cas, et avouée avec une belle loyauté par l'auteur : toutes les fois qu'il lui a été impossible d'avoir en mains l'ouvrage qu'il signale, il s'est contenté de reprendre les indications fournies par les catalogues ou les périodiques de bibliographie.

Luc DURET.

Wilhelm OTT, *Metrische Analysen zu Vergil Aeneis Buch V*, XVII-182 pages et 32 cartes perforées ; *Metrische Analysen zu Vergil Aeneis Buch VII*, XVII-181 pages et 32 cartes perforées (Materialen zu Metrik und Stilistik, 16, 17) : Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1984.

Rendant compte, p. 263 du tome 63 (1985) de cette revue, de la parution des derniers volumes (18, 19 et 20) des *Metrische Analysen* consacrés aux livres VIII, IX et XI de l'*Énéide*, qui mettent un point final à la série des index consacrés à l'épopée de Virgile, je signalais n'avoir pas eu connaissance des volumes 16 et 17 (*Aen.*, V et VII). Il s'agissait en fait d'une erreur de transmission dont l'éditeur n'est nullement responsable. Il va de soi que je n'ai rien de plus à dire de ces ouvrages, mais je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte pour manifester à nouveau toute l'estime que j'ai pour cette publication et exprimer le souhait que l'équipe de W. OTT puisse poursuivre son activité dans les meilleures conditions pour le plus grand profit des études de stylistique et de métrique latines.

J. HELLEGOUARC'H.

CYPRIEN. *Traités. Concordance.* Documentation lexicale et grammaticale. Éd. par P. BOUET, Ph. FLEURY, A. GOULON, M. ZUINGHEDAU, avec la collaboration de P. DUFRAIGNE (Alpha-Omega, Reihe A, n. LXVI) : Hildesheim-Zürich-New York, Olms-Weidmann, 1986, 2 vol., XLIV-1.399 pages.

Les chercheurs qui ont réalisé cet ouvrage appartiennent à l'équipe du Centre d'Études et de Recherches de Langues Anciennes (Université de Caen), à laquelle nous devons déjà une concordance des *Satires* de Perse et une concordance du traité de Vitruve *Sur l'architecture.* Initiés aux travaux du L. A. S. L. A. de Liège, ils ont recouru aux moyens informatiques, mais non sans s'être livrés d'abord à une étude philologique du texte retenu, celui de l'édition du *Corpus Christianorum.*

La procédure adoptée nous semble rationnelle et prudente. Les auteurs ont su à la fois éviter les inconvénients d'un classement purement mécanique, comme dans la grande concordance de Tite-Live, et se garder de la tentation d'intervenir et d'interpréter abusivement. Toutes les formes sont prises en compte, avec l'orthographe adoptée par l'éditeur de Cyprien, mais regroupées sous un lemme dont la forme a été choisie en référence au *THLL* ; pour les noms propres bibliques, la graphie de l'édition R. WEBER de la *Vulgate* accompagne, en cas de divergence, celle du *CC* (cette règle ne nous semble pas respectée pour IOANNES). Les occurrences ne sont classées ni selon leur forme, ni selon leur emploi, mais selon l'ordre de leur apparition dans chaque traité, les traités étant eux-mêmes rangés par ordre alphabétique. Elles sont disposées en colonne, au centre de la ligne, et accompagnées d'un contexte qui ne peut dépasser quatre-vingt-dix caractères, mais qui peut être plus court car il est tenu compte des ponctuations fortes (pourquoi ne pas avoir tenu compte aussi de l'articulation de la phrase? L'utilisateur hésite, par exemple, devant *uiris et feminae ueniunt quae cum saeculo SEXVM quoque uicerunt*, alors qu'il comprendrait d'emblée : *et feminae ... uicerunt*).

Un astérisque permet de distinguer les formes contenues dans les citations bibliques des formes appartenant au texte même de Cyprien. Très prudemment encore, les auteurs n'ont considéré comme citations que les citations déclarées, présentées comme telles dans l'édition de référence ; eux-mêmes se sont gardés d'intervenir, laissant au spécialiste la tâche de rechercher les réminiscences scripturaires. Ils ont voulu aider ce dernier en dressant un « Tableau comparatif des emplois des mots du texte de Cyprien et des citations bibliques présenté dans l'ordre alphabétique » (p. 1233-1293). Ce précieux tableau permet aussi de repérer rapidement les termes familiers à l'auteur qui ne figurent pas dans les Écritures. Ainsi, par exemple, d'un simple coup d'œil l'on découvre que, pour exprimer la notion d'imitation du Christ, essentielle à sa spiritualité, Cyprien utilise, à côté du verbe *sequi*, largement présent dans les citations qu'il fait de la Bible, le verbe *imitari*, absent des citations ; il faut donc se tourner vers les moralistes païens pour rendre compte de cet emploi.

Les auteurs font preuve de la même prudence et de la même ingéniosité dans le traitement du *Quod idola*, opuscule dont l'authencité est douteuse. Ils lui réservent une concordance particulière, qu'ils font suivre de la « Liste des mots du *Quod idola dii non sint* ne figurant pas dans les *Traités* de Cyprien » (p. 1383). Cette liste rendra les plus grands services à celui qui ouvrira de nouveau le dossier du *Quod idola* et de son authenticité.

D'autres documents encore sont mis à la disposition des chercheurs, linguistes, biblistes, patristiciens : listes de fréquence ; tableaux grammaticaux distribuant les mots selon leur catégorie grammaticale, et à l'intérieur de cette catégorie.

Souhaitons que les *Lettres* de Cyprien fassent bientôt l'objet d'un travail aussi minutieux et utile !

Simone Deléani.

Augustinus-Lexikon, Vol. 1, Fasc. 1/2, hrsg. von Cornelius Mayer : Basel-Stuttgart, Verlag Schwabe & Co. AG, 1986, LII et 320 col.

Signe des temps, dictionnaires et encyclopédies se multiplient. Ils répondent aux besoins des spécialistes pour lesquels ils fixent l'état de la science à un moment donné, en les aidant à se frayer un chemin dans le maquis de plus en plus touffu de la bibliographie. Avec les quelques centaines d'études qu'elle suscite bon an mal an, l'œuvre immense d'Augustin justifie largement ce nouvel instrument de travail : l'entreprise vient à son heure ; elle a pour elle d'illustres patronages, celui de P. Lombard au XII^e^ siècle, de Barthélémy d'Urbino au XIV^e^ ou encore, au XVII^e^ siècle, celui de David Lenfant. Le maître d'œuvre, C. Mayer, s'est assuré la collaboration d'augustinisants chevronnés et reconnus de leurs pairs : F. Feldmann, W. Geerlings, R. Herzog, S. Lancel, G. Madec, G. O'Daly, A. Schindler, O. Werminlinger, A. Wlosok qui, avec K. H. Chelius, chargé de la rédaction, constituent l'équipe éditrice.

Le but de l'*Augustinus-Lexikon* (*AL*) est de traiter, selon l'ordre alphabétique, des notions, personnes et sujets qui ont eu quelque importance dans la vie, l'œuvre et la pensée d'Augustin : au total, 1.200 lemmes sont prévus, empruntés à ses propres écrits. Pour donner une idée de cette première livraison, 50 lemmes sont retenus, d'*Aaron* à *Anima, animus*, ayant pour objet des œuvres d'Augustin (par ex. *De academicis*), des personnages historiques (ex. *Alypius*), des concepts (ex. *Aeternitas*), des réalités géographiques (ex. *Africa*), monumentales (ex. *Amphitheatrum*) ou cultuelles (ex. *Altare*), des figures bibliques (ex. *Abraham*), etc.

Certes, dès le premier coup d'œil, on constate quelques absences : *Abecedarius* (qui méritait au moins un renvoi à *Psalmus contra partem Donati*), *Acta apostolorum, Alaricus, Amos*. Les éditeurs feraient bien de prévoir dès à présent un fascicule de *Nachträge*. En revanche, certains dédoublements ne s'imposaient pas : les articles *Academia* et *Academicis* (*De-*) comme les articles *Adulterium* et *Adulteriis coniugiis* (*De*) auraient pu être regroupés, dans les deux cas, sous un lemme unique avec renvoi de l'un à l'autre, par

exemple : *Academia* ↗ *Academicis* (*De-*) ou bien *Academicis* (*De-*) ↗ *Academia.*

Les qualités de l'ouvrage sont incontestables. Élégance de la présentation d'abord : mise en pages aérée, choix heureux de caractères typographiques variés, notes rejetées à la suite de chaque paragraphe (et non pas incluses dans le texte). A cet égard on retrouve la réussite du *Dictionnaire de Spiritualité*, avec une qualité de papier supérieure. La dimension des articles nous a paru aussi trouver un juste équilibre : certains donnent lieu, comme il se doit, à des développements plus importants : *Abraham* (C. MAYER), *Adam* (G. NONNER), *Africa* (C. LEPELLEY-S. LANCEL), *Ambrosius* (E. DASSMANN), mais toujours dans des limites raisonnables. Autre innovation, l'*Augustinus-Lexikon* est trilingue : dans cette première livraison, sur 49 lemmes traités, 28 sont rédigés en allemand (57,14 %), 16 français (32,65 %) et 5 en anglais (10,20 %). Les auteurs, comme leurs lecteurs, se réjouiront sans doute de cette diversité. Signalons enfin l'index des œuvres d'Augustin (p. XXVI-XLI), qui constitue pratiquement une véritable *Clauis.*

Il ne fait pas de doute que les augustinisants au premier chef, mais plus généralement les patristiciens, les théologiens, les philosophes et les historiens disposent désormais d'un *instrumentum* de premier ordre.

Jean-Claude FREDOUILLE.

Histoire des textes.

Cesare QUESTA, *Parerga Plautina. Struttura e tradizione manoscritta delle commedie* (Serie di linguistica, letteratura, arte. V) : Università degli studi di Urbino, 1985, 311 pages, 44 planches.

Sous ce titre, repris du philologue allemand du siècle dernier, F. RITSCHL[1], auquel il fait de fréquentes références, C. QUESTA a rassemblé cinq études publiées entre 1962 et 1981, et qui, sauf la troisième, celle qui a paru en 1981, ont fait l'objet de retouches et de réaménagements divers. Quatre d'entre elles concernent la tradition manuscrite plautinienne et ont été réalisées principalement à l'occasion du projet conçu par l'auteur, mais qui n'a pas abouti, d'une édition complète de l'œuvre de Plaute et d'un commentaire du *Pseudolus.* C'est au texte de cette dernière pièce dans le *Palat. lat.* 613, Heidelberg Universitätsbibliothek (*C*) et dans le *Vat. lat.* 3870 (*D*), copies jumelles d'un même manuscrit disparu η, et principalement à l'examen des corrections qu'y a portées le célèbre humaniste LE POGGE (Gian Francesco POGGIO BRACCIOLINI 1380-1459) qu'est consacrée la troisième étude « Il testo dello *Pseudolus* nei codice C D (Plauto dagli *scriptoria* medievali a Poggio) ». La quatrième, la plus longue avec la première (elles ont toutes les deux soixante-douze pages), intitulée « Per la storia del testo di Plauto nell' umanesimo (La *recensio* di Poggio Braccilioni) », analyse d'une façon plus générale l'activité de recenseur de l'illustre humaniste florentin, en particulier dans le manuscrit *D*, où C. QUESTA identifie formellement comme étant les siennes les corrections notées par le sigle D^4 et se livre à un examen

1. F. RITSCHL, *Parerga zu Plautus und Terenz*, Leipzig, Weidmann, 1845.